

## Le Sac De Wall Street

---

Quand mon père rentrait à la maison le vendredi soir, après cinq jours passés loin pour son travail, il était épuisé.

Presque chaque semaine, il me demandait d'aller au garage chercher deux choses dans sa voiture : le dossier et le sac.

Il avait besoin des deux. À 21h30 précises, un inspecteur appelait et les chiffres devaient être prêts.

C'est devenu notre rituel du vendredi. Je ne me suis jamais plaint. Je le faisais pour mon père. Je le faisais pour nous.

Les chiffres n'étaient jamais faux. Les résultats n'étaient jamais en dessous des attentes. Et je ne l'ai jamais vu en colère.

Enfant, j'en étais venu à croire qu'il possédait un sac magique.

À la maison, pourtant, ma mère me demandait souvent d'aller chercher son sac et son portefeuille. Ce fut ma première leçon. Deux objets complètement différents pouvaient porter le même nom.

L'un grand, rempli de travail. L'un petit, rempli d'argent.

Des années plus tard, un soir d'hiver, mon père et moi revenions d'un enterrement. Des barrages routiers provoqués par des mouvements sociaux nous ont forcés à emprunter un itinéraire que nous ne prenions jamais habituellement.

Le long d'une avenue sombre se tenaient plusieurs femmes près de petits feux. Chacune portait un sac à main.

J'ai demandé qui elles étaient. Mon père a souri.

« Ce sont des dames qui cherchent du travail. »

J'ai regardé les sacs. « Elles portent leurs outils avec elles », a-t-il expliqué. « Et qui sont leurs clients ? » « Les gens qui accomplissent de bonnes actions. »

J'avais dix ans. Naturellement, j'ai supposé que les gens qui s'occupaient des actions s'occupaient aussi, d'une certaine manière, de ces femmes. Le malentendu me paraissait parfaitement logique.

Des années plus tard, mon père m’a emmené à Milan. Pour la première fois, j’entrais dans le temple de la finance italienne, Piazza Affari.

Le parquet était rempli de cris. Des gens qui achetaient. Des gens qui vendaient. Des gens qui agitaient des bouts de papier comme si la civilisation elle-même en dépendait.

J’ai regardé autour de moi, confus. « Pourquoi crient-ils tous ? »

Mon père a ri. « C’est comme ça que fonctionne ce métier. »

Je n’étais pas d’accord immédiatement. Je l’avais regardé travailler pendant quinze ans. Il n’avait jamais eu besoin de crier.

Nous avons ri comme des fous. Cette soirée-là s’est terminée sur les Navigli, où mes souvenirs se sont à nouveau mélangés.

Les femmes au bord de la route. Leurs sacs à main. Les opérateurs à la bourse. Leurs malles.

Des marchés différents. Des marchandises différentes. La même quête humaine.

Certains de ces hommes pouvaient acheter presque n’importe quoi. Ce qu’ils avaient du mal à obtenir, c’étaient les sentiments. Ils espéraient acheter l’amour. Ce qu’ils achetaient d’habitude, c’était autre chose.

Puis il y avait ma tante. Elle gardait son maquillage caché dans son sac à main parce que son mari, jaloux, croyait que la beauté devait apparaître naturellement.

Quand elle rentrait à la maison, parfaitement apprêtée, il souriait fièrement. « Tu es magnifique aujourd’hui. » « Quel beau teint tu as. » Et elle hochait la tête en silence.

Un autre sac. Un autre secret. Un autre marché.

En grandissant, j’ai découvert que le monde contient de nombreux types de sacs.

Certains portent des chiffres. Certains portent de l’argent. Certains portent des désirs. Certains portent des mensonges. Et certains portent des vies entières.

---

*Ferdinando Frega*

*Ferdinando Frega — [gillettenarrative.com](http://gillettenarrative.com)*